

**Piret, A., Nizet, J. et Bourgeois, É. (1996). *L'analyse structurale*.
Bruxelles : De Boeck Université.**

Lyonel Icart et Pierre Bordeleau

Volume 24, numéro 2, 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/502030ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/502030ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue des sciences de l'éducation

ISSN

0318-479X (imprimé)

1705-0065 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Icart, L. & Bordeleau, P. (1998). Compte rendu de [Piret, A., Nizet, J. et Bourgeois, É. (1996). *L'analyse structurale*. Bruxelles : De Boeck Université.] *Revue des sciences de l'éducation*, 24(2), 429–431.
<https://doi.org/10.7202/502030ar>

Piret, A., Nizet, J. et Bourgeois, É. (1996). *L'analyse structurale*. Bruxelles: De Boeck Université.

L'ouvrage de Piret, Nizet et Bourgeois propose une méthode d'analyse structurale appliquée aux représentations, c'est-à-dire aux discours que les individus tiennent sur la réalité qui font voir la manière dont ils se représentent le monde. L'analyse structurale est une méthode d'analyse du discours tributaire, elle aussi, des avancées théoriques en linguistique de Ferdinand de Saussure. Elle reprend les dichotomies signifiant/signifié, langue/parole etc., tandis que l'analyse textuelle du discours s'en écarte sur la base de la critique de la linguistique saussurienne formulée par Derrida, trop dépendante, selon lui, de la métaphysique traditionnelle (platonicienne) qui fait dériver l'écriture du signe phonique. Les auteurs nous offrent un manuel d'initiation à l'analyse structurale tout aussi clair, limpide et accessible pour le chercheur que rigoureux dans sa démarche didactique. Leur modèle d'analyse s'appuie sur les trois dimensions que Moscovici donne comme attribut de la représentation, à savoir une dimension informationnelle, structurelle et normative. Les auteurs y ajoutent une approche dynamique de ces représentations héritée de la théorie narrative de Greimas, faisant ressortir, comme ils le notent eux-mêmes, que les discours cachent bien souvent un récit. L'analyse d'un discours du point de vue narratif apporte à la méthodologie d'analyse structurale la dimension dynamique qui fait défaut à la définition de la représentation empruntée à Moscovici.

Le livre est divisé en trois parties. La première, sous forme de manuel, expose l'aspect technique de l'analyse structurale et offre de nombreux exercices pratiques permettant de se familiariser et d'acquérir déjà une bonne maîtrise de la méthode. La deuxième propose une mise en situation par deux exemples de son application dans deux champs disciplinaires différents et à des niveaux différents. La troisième partie évalue la fiabilité de la méthode et propose un test d'évaluation de sa maîtrise.

L'angle d'approche des auteurs est précis et bien délimité comme il convient à toute démarche scientifique qui compense ce qu'elle perd en extension par un profit en compréhension. Bien que l'analyse structurale ait déjà exploré divers types de discours, la méthode ici proposée ne s'applique qu'aux objets discursifs produits par le langage sous leur forme écrite ou orale. Elle vise à systématiser les règles permettant de rendre compte du contenu manifeste d'un discours, son sens dénotatif, aussi bien que de son contenu implicite, en reconstruisant des relations signifiantes à partir des relations oppositionnelles entre les éléments du discours. La méthode d'analyse proposée paraît pouvoir s'assembler par tenon et mortaise aux discours qu'elle décrit. C'est là d'ailleurs l'objectif des auteurs de prouver que «l'analyse structurale est une méthode fiable d'analyse de contenu si l'on montre qu'elle est reproductible» (p. 141). Et de là provient la comparaison que font les auteurs avec l'analyse statistique, comparaison un peu hasardeuse entre une opération mathématique et la polysémie du langage, celle du discours analysé et celle du métadiscours de l'analyste. Quelques réflexions, dans le texte, méritent à ce titre d'être discutées.

Tout d'abord, le schéma du récit de quête présenté par les auteurs place l'opposant en symétrique de l'adjuvant. Or l'opposant est plutôt le symétrique du sujet et, comme lui, il dispose de tous les attributs nécessaires à sa quête, dont celui de recourir à des adjuvants. Il entrave les actions du sujet en l'orientant vers un objet négatif. Le sujet a alors recours à un adjuvant qui l'aide dans sa quête de l'objet positif. Le détenteur de l'adjuvant qui permet au sujet d'en disposer est le destinataire positif et, bien sûr, le destinataire négatif est le commanditaire de l'opposant. Ailleurs (p. 26), les auteurs notent qu'il «est plus riche de poser une hypothèse en termes d'inverse marqué lorsque l'inverse d'une disjonction est non manifesté». Bien sûr, le contexte conduira à poser une hypothèse plutôt qu'une autre mais n'en sera pas le garant, car une hypothèse est toujours fonction des objectifs de recherche et de la subjectivité de l'analyste. L'intrusion de l'analyste dans le matériau est donc toujours marquée. Et la situation se complique quand les auteurs soulignent qu'«il peut arriver que ni l'axe ni l'inverse d'une disjonction ne soient manifestés, et que l'on soit amené à formuler une double hypothèse» (p. 24). Il en est de même également dans le cas de la structure croisée où des hypothèses doivent être formulées concernant les axes mères et les réalités fécondées mais non manifestées. Quand deux ou plusieurs disjonctions ne s'articulent pas en structure parallèle et ne possèdent pas de terme ayant le double statut d'inverse et d'axe permettant de les corréler en structure hiérarchisée, ce type de représentation croisée peut aider à en rendre compte. Les inverses des disjonctions sont placées en position d'axes mères qui, par leur croisement, donnent lieu à quatre combinaisons théoriquement possibles correspondant à autant de réalités fécondées. Ces dernières sont elles-mêmes susceptibles d'être structurées en disjonction simple, structure parallèle ou hiérarchisée. Mais, d'hypothèse en hypothèse, nous n'assistons plus à la description fidèle du matériau mais à une interprétation de l'analyste. Un autre investissement de l'analyste dans le discours du locuteur se situe au niveau des opérations de condensation qui résument une idée exprimée par le locuteur sous plusieurs formes. On peut certes «retenir un seul des termes utilisés par le locuteur»

(p. 39) mais avec le risque de passer à côté de nuances exprimées dans les autres, ou bien «adopter un terme original qui condense l'ensemble de ses expressions» (p. 39) avec le même risque qui comporte en plus celui de l'intrusion de l'analyste. D'un côté, l'opération de condensation ampute le discours de ses inflexions; de l'autre, il l'interprète et, ce faisant, il le travestit.

Au terme, il nous semble que la critique de la conception immanentiste de la méthode d'analyse proposée par les auteurs est contenue dans les textes fondateurs du structuralisme. Ainsi, les correctifs introduits très tôt chez Todorov avec la figure du lecteur, théorisée ailleurs en théorie de la réception, nous indiquent assez clairement que l'analyse d'un texte ne produira jamais qu'un autre texte susceptible lui-même à son tour d'être interprété.

Lyonel Icart et Pierre Bordeleau
Université de Montréal

* * *